

POLAR VERT

LES ALGUES ASSASSINES

Mise en pages : Petits Papiers
Correction : Claire Debout
Illustration de couverture : Jeff Östberg

© Éditions Milan, 2021
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France
editionsmilan.com

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection du droit d'auteur. Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : août 2021 • ISBN : 978-2-4080-1900-6
Achevé d'imprimer au 3^e trimestre 2021 en Espagne par Rodesa
Plus d'informations sur la fabrication de nos livres :
editionsmilan.com/comment-fabriquons-nous-nos-livres



Tu vides tes étagères et connais déjà ce livre par cœur ? Donne-le !

Thierry Colombié

POLAR VERT

LES ALGUES ASSASSINES

•
MILAN

*« Agir, c'est ce que l'écrivain voudrait par-dessus tout.
Agir, plutôt que témoigner. Écrire, imaginer, rêver,
pour que ses mots, ses inventions et ses rêves interviennent
dans la réalité, changent les esprits et les cœurs,
ouvrent un monde meilleur. »*

Jean-Marie Gustave Le Clézio,
extrait de son discours de réception
du prix Nobel de littérature

PROLOGUE

La gendarme en civil reçoit un message sur son portable, y répond rapidement à l'aide de ses deux pouces et me dévisage :

– As-tu conscience, Klervi, que tu as participé à un trafic d'espèce protégée ?

– Pas du tout, je murmure. Je n'ai rien fait de mal...

– Et que ce trafic a plongé ton frère dans le coma, et tué ton cheval ?

Je dois protéger mon Lucas, alors j'attaque :

– Tout ça, c'est la faute des agriculteurs, des pesticides, des politiques qui s'en sont foutu plein les poches depuis cinquante ans ! C'est eux qui ont tué les civelles et les ont remplacées par des algues pourries ! S'il n'y avait pas de marées vertes, on n'en serait pas là !

La major va prendre la porte, remballer ses questions à la noix, elle va me dire avec un méchant regard : « On se reverra au poste, tu feras moins la maligne. »

Non, elle reste calme. Alors, j'en rajoute. J'arme ma langue de cartouches de mots qui doivent faire mal.

– J’ai compris votre petit jeu...

– Lequel ?

– Vous avez la trouille ! Les algues vertes, ça fait peur à tout le monde, et surtout à vous, les flics ! Vous protégez l’État. Sur les plages, les algues sont fluorescentes, on marche dessus, mais personne ne les voit ! Elles flinguent la flore sous-marine, la faune, les sangliers, les chiens... les chevaux, les gens... Oui, mais voilà, y a trop d’intérêts en jeu !

– Je crois qu’on va bien s’entendre, toutes les deux.

Elle me scotche, Victoire Redord. C’est impossible de lui faire péter un câble ! Qu’est-ce qu’elle prend pour rester aussi calme ?

– Donc, je poursuis en fronçant les sourcils, vous obéissez aux ordres. Vous imaginez une fausse piste, une histoire de petit trafic et de vengeance ! Clovis, Lucas, ils ont bon dos, les jeunes ! Ils sont plus faciles à choper que les vieux cons qui polluent la Bretagne tout entière ! Faudrait surtout pas faire de vagues, pas vrai ?

Sans cesser de sourire, elle me tend son téléphone.

– C’est normal que tu sois dans le déni. La trahison, ça fait mal. Surtout quand on a été trahi par un être cher. Ton petit ami, Lucas, sait très bien ce qu’il fait, mais ne dit-on pas que l’amour rend aveugle ?

– De quoi vous parlez ?

– Lis, Klervi.

Mes yeux se posent sur son portable.

LA LOI N° 2016-1087 DU 8 AOÛT 2016 POUR
LA RECONQUÊTE DE LA BIODIVERSITÉ, DE LA NATURE ET
DES PAYSAGES PUNIT DE 7 ANS DE PRISON ET
DE 150 000 EUROS À 750 000 EUROS D’AMENDE

LES TRAFIQUANTS D'ESPÈCES PROTÉGÉES OPÉRANT
EN BANDE ORGANISÉE.

ARTICLE 415-6 DU CODE DE L'ENVIRONNEMENT

– Dans ton téléphone, nous avons trouvé suffisamment d'éléments pour prouver ton implication dans le trafic de civelles. Lucas n'aurait jamais dû te mêler à tout ça. Tu n'y as pas participé seule, bien sûr, et tu ne t'en es pas vraiment rendu compte. Toutefois, ça relève de la « bande organisée », tu es donc passible d'une peine de sept ans de prison ferme. Sauf si tu as été manipulée...

– Mais vous êtes folle ! Manipulée par qui ? Je n'ai rien fait, je ne ferais pas de mal à une mouche, j'adore les animaux, les chevaux... Je veux devenir vétérinaire !

Elle me regarde fixement.

– Je te repose la question, Klervi : qui fait partie du FLOU ? Des personnes sont en danger, il est de notre devoir de les protéger.

– *Notre* devoir ?

Je me sens soudain mal, à vomir.

– Sais-tu que tu as le pouvoir de faire énormément avancer l'enquête ? Pour savoir ce qui est arrivé à ton frère, à ton cheval ?

Nouveau silence.

– Tu sors de l'hôpital demain, n'est-ce pas ? ajoute-t-elle. On va passer un contrat moral, toi et moi. On se revoit lundi. D'ici là, pas un mot de notre conversation, à personne, OK ?

– Sinon ?

– Tu ne reverras ton frère que dans sept ans. S'il est sorti du coma d'ici là.

CHAPITRE I

DEUX FOIS PLUS PRÉCIEUX

Je regarde la fenêtre, des petits carreaux comme ceux qui encadrent l'encre de mes mots. Des pages de brouillon couvrent mon bureau, je n'arrive pas à me concentrer, j'ai l'esprit ailleurs, il vadrouille, je gribouille. L'écran de mon smartphone ne cesse d'attirer mon regard, comme s'il allait s'illuminer pour m'inviter à quitter ce lieu que tout le monde, ici, à Pénestin, appelle le manoir de *Davarn* – la taverne en breton. M'offrir une balade sur la plage, sur le dos de mon cheval, Torka, un détour shopping à Guérande, une soirée techno à Nantes, des frissons au casino de Pornichet. Je ne suis pas majeure, encore deux mois à attendre, mais mon copain Lucas s'en fout. L'argent gagné au jeu, m'a-t-il dit la première fois en garant sa Ford Mustang devant l'établissement, est deux fois plus précieux que l'argent gagné en travaillant.

Ce soir-là, il a changé deux billets de 500 euros, on a filé à la roulette, il a fait des clins d'œil à la croupière, elle a esquissé un léger sourire, a probablement pensé : « Tiens, c'est le fils de Paul avec la fille de Villanelle et Paskal, la

sœur jumelle de Jezequel. » Lucas a misé sur le 17, mon âge, la croupière a lancé la boule, les jeux sont faits, tourne, tourne, petit manège, stress autour de la table. 17. Bingo. Face à la mer, Lucas m'a embrassée sous un palmier illuminé, a déclaré : « Tu me portes chance, je n'ai rien de plus précieux que toi. » J'ai refusé le billet de 500 qu'il m'a tendu, « Je suis ton porte-bonheur, pas un trou dans ton porte-monnaie » et...

Je digresse, là.

Klervi, arrête, concentre-toi.

Je dois rendre la dissert demain, jeudi, sur des feuilles obligatoirement à petits carreaux, un délire kafkaïen du prof de philosophie. Depuis une bonne heure, la consigne me laisse en cale sèche :

« Toute œuvre d'art est un beau mensonge », écrit Stendhal. S'agissant de romans ou de poèmes que vous aimez, dites dans quelle mesure vous partagez cette opinion.

Je regarde par la fenêtre, les nuages filent à vive allure, la marée est basse, la mer se retient, elle pourrait encore faire des siennes, comme une dizaine de jours auparavant. La tempête nous a rappelé, à nous les Bretons, que l'on est peu de chose lorsque l'océan se lance à l'assaut de nos côtes, terrasse les dunes, dessale les marais, retourne les bateaux comme des crêpes, mitraille les quais d'écume, assassine les fous. Les météorologues l'ont appelée Zelly. Enfin, ce n'est pas tout à fait ça : en vadrouillant sur le Net, j'ai trouvé un article, j'ai d'abord pensé que c'était une *fake news*, mais non. C'est bien un milliardaire breton qui a fait un chèque d'un million d'euros, en échange de quoi il a choisi le nom de la tempête. Il n'a pas dit pourquoi « Zelly » mais, ici, sur la presqu'île de Guérande, le milliardaire s'est fait rhabiller pour l'hiver : au

lieu de vomir ses dollars, il aurait mieux fait d'organiser un téléthon, de mouiller la chemise.

Bref, de mémoire de ma mère, on n'avait jamais vu une telle déferlante sur la presqu'île de Guérande. La faute, a-t-on dit dans les médias, au réchauffement climatique. Ça m'a fait penser à cette phrase que mon amie Nolween répète sans arrêt : « Qui sème le CO₂ récolte la tempête. »

Zelly partie, j'ai ouvert les volets, retrouvé les petits carreaux salés du manoir *Ty Davarn*, une bâtisse de pierre construite à l'ouest de la grande baie de Pont-Mahé, sur la pointe du Bile. Protégé par des pins centenaires qui ont résisté à la folle course des vents, le manoir a bravé la tempête, laissant quelques tuiles s'enfuir, traverser le jardin et s'écraser contre le *ranchito* qui abrite Torka, mon cheval noir, et Torpédo, le cheval blanc de mon frère Jezequel. Dans la nuit, l'impétueux Torpédo s'est distendu les ligaments de la jambe droite. Torka s'en est sorti indemne, il a dû bien se marrer. C'est un peu notre histoire à nous, les jumeaux. Je passe toujours à travers les gouttes, un parapluie anti-galères sur ma tête de sainte-nitouche, quand mon double se prend des vagues d'avertissements et des marées de critiques.

Après la tempête, je suis montée sur Torka, Jez a marché au côté de Torpédo, et on a rejoint la plage du Palandrin, celle que je vois à travers les petits carreaux. Ici, tout le monde le sait, rien de mieux que marcher dans la mer pour soigner les chevaux, leur remonter le moral. C'est l'effet astringent de l'eau froide sur les circuits sanguins chauds. Au cours de la promenade, on s'est fait un film, imaginant comment Torpédo avait pu se faire mal. Au bout d'une heure à délirer, on a réussi à se mettre d'accord – un exploit ces temps-ci – sur un scénario : Zelly attaque le *ranchito*, le

cheval blanc protège le noir, les sabots de Torpédo explosent les tuiles en vol, la tempête se fâche, ça mitraille, Torpédo ne suit plus le rythme infernal, « C'est la tuile », dit-il (ça, c'est de mon frère), la jambe craque, Torpédo serre les dents jusqu'à ce que Zelly aille jouer ailleurs. Pour conclure cette histoire, Torka fait une remarque pleine d'humour noir : « Sur ce coup-là, j'ai pris mon pied, pas toi, Torpédo ? »

Je digresse, encore.

C'est l'heure de disserter, pas de « cinémaner », comme dit Nolween. Mon regard s'évade de nouveau, attiré au loin par la baie de Pont-Mahé, sa longue et large plage en forme de coquille Saint-Jacques, ses grosses taches vertes, ses croûtes blanchâtres. Le crayon frotte sur le papier, la gomme efface, noir puis blanc... *L'œuvre d'art doit-elle nous faire comprendre la vérité tout en dissimulant un mensonge ?* Il est bientôt 17 heures, Lucas vient me chercher dans une heure, destination surprise, je suis stressée, le téléphone ne me fait aucun signe, pas même une notification d'Instagram. Pas normal. Et où est passé Jez ?

Je pourrais me lever, ouvrir la porte, dans le couloir crier : « JEZ ! », entendre son éternelle réponse : « Yep, pas dispo, laisse-moi un message ! » Mais non, j'ai la flemme, je réveille mes deux pouces :

T où ?

Pas de réponse. A-t-il quitté sa chambre, qui est séparée de la mienne par une salle de bains commune ? Est-il allongé sur son lit, le casque sur les oreilles ? Je me lève, tape à sa porte, l'entrouvre. Personne. Il a disparu avec son téléphone, sans que je l'entende, et ça m'inquiète.

L'escalier me dépose au rez-de-chaussée, cuisine, salon, le surnom de mon frère résonne sur la grande bibliothèque. Je lui téléphone : messagerie, direct. Je pose mon portable sur la table basse. Un rayon de soleil rasant éclaire un tableau signé du prénom de mon père, Paskal, du temps où il jouait du pinceau, fuyant les colères froides de ma mère, Villanelle, en s'isolant dans son bureau... À côté du cadre, une photo de lui, mon Tatig, casque de pompier sur la tête, les joues noircies par le feu qu'il est désormais allé combattre en Guyane. Après avoir passé des années à piller la mer avec son chalutier, il a changé de carrière et s'est pris d'amour pour les arbres.

Je sors sur la terrasse, Jez m'a jonglée, il s'est barré, pourquoi ne m'a-t-il rien dit ?

Je traverse le jardin, foule l'herbe verte, le soleil me fait de l'œil, l'air frais s'abat sur mes lèvres, je m'approche rapidement du *ranchito*, notre petite maison de bois qui comprend un grand box, deux places, une cuisine à foin, et un salon fourre-tout. Jez doit être en train de masser la jambe de Torpédo. Mais non, le cheval blanc est seul, il tourne la tête, son œil me parle : « Tu vois bien, Klervi, ils sont partis tous les deux. Jez ne t'a pas prévenue, c'est ça ? »

Je manque de m'étrangler. Mon salaud de frère s'est tiré avec mon Torka, sans m'avertir ! Ces temps-ci, Jez est bizarre, pas net, c'est vrai. Et il me bassine avec Lucas, à me dire : « Je ne comprends pas ce que tu fais avec un mec pareil, pourquoi tu passes plus de temps chez lui qu'à la maison. » Il me culpabilise, style : « Tu pourrais aider maman ; depuis que Tatig est parti, tu vois bien qu'elle ne peut pas tout faire, la poissonnerie, le ménage, les courses, la route. » Tatig, papa, va revenir. Sa mission de lutte contre les grands feux en Guyane prend fin dans deux mois. Chaque fois, je renvoie

la balle à mon frère : « T'as qu'à devenir pompier comme lui, au lieu de te lamenter sur le sort de la planète, de manifester tous les vendredis sans rien faire d'autre. » Bref, des conversations à dormir debout – un truc que nos chevaux savent faire, eux.

Où mon frère a-t-il emmené Torka ?

J'hésite à aller récupérer mon portable sur la table basse. La plage est à trois minutes à vélo, dix à pied en sautant le mur qui sépare le jardin des rochers du Bile, puis en marchant sur le chemin avant de rejoindre le sable. Je crois apercevoir un cavalier sur la plage située à cinq cents mètres à vol de mouette, non loin de Pen-Bé, le cap d'en face, plein sud. Pas besoin du téléphone, les coups de pédale vont calmer ma colère.

Le vélo file à toute allure, vire à droite, route de l'Espernel, rejoint le parking du moulin de la Verrie qui borde la plage, la pente est douce, elle m'autorise à me lever, jambes droites, nez au vent, rien à l'horizon, pas même un pêcheur à pied. Je lance le vélo à terre, bondis sur le sable sec, rejoins la pointe de l'Espernel. En haut de la dune, le vent me saute aux yeux, comme le décor. Au large, les nuages se reflètent sur les flaques de sel, la symétrie est parfaite, c'est beau à en pleurer. Mais la plage porte les stigmates que nous a laissés Zelly. Un suaire blanc, vert et gris. Depuis un été indien caniculaire, les algues vertes ont envahi nos plages. Des algues qui se décomposent et qui puent l'œuf pourri. Des algues qui ont défiguré notre paysage, poussé les touristes à bouder la baie. Même les chevaux y vont à reculons. Le ballet des tracteurs n'a pas pu tout nettoyer. Et Zelly a remis le couvert, des tonnes et des tonnes d'infâmes laitues sorties du ventre de la mer. Certains ont dit : « Zelly a vomi la merde des hommes, on

n'a que ce qu'on mérite », d'autres ont fait l'autruche, la tête dans le sable : « Ce n'est rien, on contrôle la situation. » Les journalistes sont partis comme ils étaient venus, un spectacle à vendre ailleurs. Les faits divers, c'est comme les marées vertes et les tempêtes, ça va, ça vient...

Je cligne des yeux, aperçois à cinq cents mètres environ une tache noire posée sur un magma blanchâtre.

Torka ?

Courir, éviter de réfléchir, chasser l'image de mon cheval noir qui se serait noyé dans une flaque d'eau salée. Ne me flingue pas le moral, Jez, ne me fais pas ça. Je zigzague entre des tas d'algues, gris, blancs, ça pue tellement !

C'est Torka, c'est lui, je reconnais sa robe. Mon cheval, mon œuvre d'art, pas un beau mensonge. Je ne rêve pas, je tousse à en vomir. Torka ne bouge pas d'un poil. Je contourne une pile d'algues d'un bon demi-mètre de haut, d'un insupportable parfum de scandale, l'adrénaline me donne l'impression de voler même si le sable mollit sous mes baskets, même si les bourrasques de vent me tirent des larmes.

La baie est un tableau, le pinceau dessine mes pas, pointillés qui avancent vers un cheval noir posé sur une croûte blanchâtre. Deux lignes encadrent mes pas, les traces d'un quad passé là plus tôt et, au milieu, celles d'un quadrupède au galop. Le pinceau arrête sa course folle, Torka enlisé jusqu'à la croupe, Jezequel effondré sur sa robe noire. Je pose les mains sur mes hanches, cherche mon souffle, ça pue grave, je vais vomir, c'est sûr. Ce que je vois est irréel. Non, pas irréel, et ce n'est pas une œuvre d'art ni un mensonge, c'est une laide réalité.

« Va te faire foutre, Stendhal ! »

Je grimpe sur le tapis de laitues séchées, l'odeur est épouvantable. Les pattes de Torka ont été englouties par le

magma. Jez est allongé contre lui, comme s'il avait cherché à se blottir pour se protéger des infâmes cadeaux de Zelly. Le parfum d'œuf pourri m'oblige à me pincer le nez. De l'autre main, je secoue mon frère, il ne bouge pas d'un pouce, mou comme du beurre fondu au soleil. Une claque, deux. Que s'est-il passé ? Je crie :

– Jez ! Jez, tu m'entends ?

Il faut le sortir de là, appeler les secours, merde, mon téléphone, je l'ai laissé au manoir !

J'inspire le moins d'air possible, l'odeur est insoutenable. Je prends Jez sous les aisselles, le tire de toutes mes forces, mais je m'enfonce, il est trop lourd. Je reprends légèrement mon souffle, j'entends comme un bruit de pneu qui éclate, et puis plus rien.

CHAPITRE 2

ENTRE LA VIE ET LA MORT

Mes paupières sont lourdes, ma gorge sèche, je sens une pression sur l'avant-bras gauche. « Klervi, si vous m'entendez, clignez des yeux. » La voix est douce, je bouge les doigts l'un après l'autre, comme si je montais la gamme au piano, j'entends des bips. L'infirmière, penchée sur moi, laisse échapper un léger sourire. Elle porte des lentilles bleu outremer, un collier en argent sur sa peau mate. Elle me dit que je suis à l'hôpital, je dois rester calme, le docteur ne va pas tarder. Je ne suis pas allongée, presque assise, je suis étrangement paisible, je sens comme une paille dans chacune de mes narines, le magasin de mes souvenirs est fermé à double tour. Il me faut une longue minute pour reprendre mes esprits, me rappeler qui je suis, Klervi Marzan. Les choses me reviennent petit à petit, chez moi – *Ty Davarn* –, maman – Mammig, Villanelle –, mon amoureux, Lucas Royer, mais impossible de me rappeler pourquoi je suis à l'hôpital.

– Bonjour Klervi, je suis le docteur Tambornez.

Elle est sortie de nulle part, entourée d'un banc de médecins aux visages blancs et lisses qui semblent lui tourner autour.

- Qu'est-ce qui m'est arrivé ?
 - Vous êtes à la cité sanitaire, à Saint-Nazaire, au service de réanimation. Et ça, dit-elle en pointant le doigt en direction de mon nez, ce sont des lunettes à oxygène.
 - J'ai eu un accident ?
 - Un petit arrêt respiratoire, on en reparlera plus tard.
- Comment vous sentez-vous ?
- C'est grave ?
 - Vous ne vous souvenez de rien ?

Je secoue la tête.

– Jusque-là, vous avez fait preuve d'un sacré tempérament. Mais avec des yeux pareils, ajoute-t-elle, ça n'a rien d'étonnant : vous avez l'âme d'une battante, un cœur qui résiste à tout.

Quand j'étais petite, avant de me laisser devant la porte de l'école de Pénestin, Tatig me fredonnait : « Tu as les yeux revolver, tu as le regard qui tue... » J'y croyais dur comme fer, mais j'avais beau fixer mes pires ennemis dans la cour, ça ne marchait jamais. Un soir, je suis montée sur un tabouret, j'ai attrapé une lampe, un miroir, mais pas de revolver en vue, non, juste une pupille ronde, noire, et tout autour, des milliers de fleurons jaunes, verts et gris, comme un champ de tournesol. Mammig le dit souvent : « On ne se regarde jamais d'assez près. »

– Mammig...

– Votre mère va bientôt arriver.

La médecin aux boucles blondes se tourne vers ses collègues, parle à voix basse.

– Klervi, reprend-elle, nous allons vous garder en observation deux jours, ici en réa, et si tout va bien, vous serez ensuite transférée en médecine polyvalente.

– Il est quelle heure ?

– Un peu plus de 14 heures.

– Je suis où ?

– C’est le niveau de conscience qui revient, explique-t-elle à son aréopage en blouses et masques blancs, avant de me répéter d’une voix légère : À l’hôpital de Saint-Nazaire, pas très loin de chez vous.

– On est quel jour ?

Elle laisse échapper un sourire en guise de réponse.

Mon cerveau commence sa lente reconfiguration géographique. Saint-Nazaire est situé sur la Loire, pas loin de l’embouchure de la mer. Les quais, les chantiers d’où sortent les plus gros paquebots de croisière. À l’ouest, Pornichet, la maison de Lucas, et tout au bout de la presqu’île de Guérande, Le Croisic. Ça va, je n’ai pas perdu la tête, ni le nord, je vois très bien sur la carte de ma mémoire le port de La Turballe, Piriac-sur-Mer, Quimiac et Pénestin. Chez moi.

J’ai la bouche pâteuse, des picotements irritent mes narines, j’ai du mal à déglutir. On est quel jour ? La toubib n’a pas répondu à ma question.

– J’ai eu un accident ? Qu’est-ce qui m’est arrivé ?

Elle attrape ma main droite, la caresse, ses doigts sont chauds, elle porte une alliance en argent sertie de diamants, passe du « vous » au « tu ».

– Un randonneur t’a retrouvée sur la plage, près de chez toi.

– Sur la plage de la Mine d’or ?

– Non, sur celle du Palandrin.

D’un regard, elle intime au gang des blouses blanches de quitter la chambre.

– Klervi, tu as été victime d’un œdème pulmonaire, probablement dû à une exposition très forte au sulfure d’hydrogène,

le gaz qui se dégage des algues vertes en décomposition. Sur la plage près de chez toi. Gaz, œdème, perte de connaissance, précise-t-elle en pointant de son index mes poumons et mon front. Tu as frôlé l'arrêt cardio-respiratoire.

Elle guette ma réaction, mais je suis comme paralysée. Ne me souviens de rien.

– Tu l'as échappé belle, poursuit-elle, ce qui n'a pas été le cas pour le cheval, *ton* cheval, je crois savoir.

– Torka est mort ?

C'est sorti comme une balle, mais pas de mes yeux.

– Il n'a pas eu le temps de souffrir. Ses sabots ont percé le tapis toxique, ses voies respiratoires ont été instantanément asphyxiées. Cyanose des muqueuses, mort brutale.

– Ce n'est pas possible, Torka n'est pas...

Ne pas fondre en larmes, inspirer profondément, tenir éloignées les quelques images mentales qui refont surface, Torka, sa robe noire, brillante, ses grands yeux, ses grandes dents, ses grandes oreilles, les folles courses sur nos plages à marée basse.

– Je suis désolée, dit-elle. Je sais que la perte d'un animal nécessite un travail de deuil et...

– Et mon frère, où est-il ?

– Ton frère...

– Oui, Jez ?

– Jezequel, dit-elle avec un sourire forcé, est dans une chambre, à côté.

– En réanimation ? Comme moi ?

– Oui, à la différence près qu'il ne s'est pas encore réveillé.

L'écran de son téléphone illumine la poche de sa blouse, elle se tourne, elle dit : « Oui, justement. Cinq minutes, pas plus. » Je ne parviens pas à comprendre pourquoi Jez est aussi à l'hôpital.

La porte s'ouvre, la médecin invite ma mère à franchir le seuil, un homme dans son sillage, le visage barré d'une épaisse moustache. Le cousin Charles. Je ferme subitement les yeux, je ne veux pas voir l'évidence, l'inquiétude dans le regard de Mammig. Elle prend de mes nouvelles auprès du docteur, « Elle pourra sortir dans quatre ou cinq jours », Charles ne peut pas s'en empêcher, il ajoute : « La chance sourit aux audacieux, et Klervi a de l'audace à revendre ! »

Mammig ne m'embrasse pas, elle m'observe les bras croisés, comme si j'avais fait une bêtise :

– Comment vas-tu, ma chérie ?

Ses yeux noirs ne cillent pas, elle ne s'est pas maquillée, n'a pas caché ses cernes, sa peau est blanche. Charles a posé ses larges mains sur ses épaules, il la soutient contre vents et marées, c'est son cousin germain, j'ai toujours pensé qu'il avait le béguin pour sa *keniteriv*.

– Tu as vu Jez ?

– Pas encore.

Elle toussote avant d'ajouter, la gorge serrée :

– Les docteurs ont plongé ton frère dans un coma artificiel. Les algues, comme toi...

– Dans le coma ?

Un ange passe dans la chambre, chassé par Charles, qui vient m'embrasser. Le cousin, ce n'est pas le style à dire qu'il est désolé pour ce qui nous arrive. Ce qui le désole dans la vie, c'est de ne pas pouvoir parler tout le temps. C'est un éloquent, recherchant perpétuellement un coup de théâtre pour avoir le dernier mot lorsqu'il plaide au tribunal. Il se lisse la moustache, et soudain l'odeur d'œuf pourri me revient en mémoire. Les algues. Le gaz. La plage. Le vélo, le téléphone laissé sur la table basse, les petits carreaux.

Toute œuvre d'art est un beau mensonge.

Je voudrais revenir en arrière, rembobiner le fil de ma vie, retourner dans l'escalier qui monte aux chambres, « rendez-vous là-haut », prendre Jez par la manche, le ligoter sur mon lit, « pas bouger, frère », attendre sagement qu'il me parle des romans ou des poèmes qu'il aime. Jez, c'est un poète qui s'ignore, il « dérape », s'amuse à changer le sens ou l'ordre des mots que d'autres ont écrits, dans des raps, par exemple « Rendez-vous là-haut » de BigFlo & Oli :

Ma montre me répète que la vie doit continuer,

Mes amis me rappellent qu'un jour je te rejoindrai.

J'imagine Jez attaché, il me déteste, il doit partir, « Tais-toi, frère, prends ton temps, réfléchis à ce qu'a écrit Stendhal : est-ce que toute œuvre d'art est un beau mensonge ? ». Je l'imagine se marrer, un rire bref, hautain, et improviser : « Tout mensonge est une belle œuvre d'art », puis me narguer sous ses sourcils épais :

*En attendant je fais la fête et je me mets à chanter,
rendez-vous là-haut...*

Charles me sort de ma rêverie en assurant haut et fort : « Je vais lâcher les chiens ! » Avec ma mère, la famille, les amis, ses relations à Paris, ils comptent se battre pour faire éclater la vérité au grand jour. L'avocat va attaquer, briser les industriels responsables des marées vertes, ceux à cause de qui des tonnes d'algues sont jetées sur nos plages, asphyxiant la vie, engendrant la mort. C'est un enjeu de santé publique, le salut du tourisme breton, une lutte indispensable contre les atteintes à l'environnement. Cinquante ans que ça dure ! La faute – en plus des étés indiens de plus en plus chauds et des tempêtes de plus en plus fréquentes – aux nitrates, principalement issus de l'agriculture, qui

boostent la croissance des algues. Le cousin poursuit son plaidoyer en lissant sa moustache, il me fatigue. Mon regard croise celui de Mammig, elle n'a pas besoin de parler, son chignon est en désordre, elle est encore plus seule que le jour où elle a accompagné Tatig sur le quai de la gare, où elle a vu le père de ses deux enfants partir combattre les incendies en Guyane. L'abandonner. C'est comme ça qu'elle l'a vécu. Je le sais parce que, cachée derrière la porte du salon, j'ai assisté à un lancer d'assiettes dans la cuisine et entendu mon père crier que ça allait leur faire du bien de mettre un océan entre eux et qu'elle devrait être fière que son mari aille sauver les arbres des mégafeux qui accélèrent le réchauffement climatique.

Voilà. Tout me revient, maintenant.

Je revois le reflet des fines lèvres de Jez dans le miroir. On était dans notre salle de bains, double vasque, il avait du dentifrice sur le bout de son nez épaté. Il ne riait pas, non, ça ne le faisait pas rire de voir Mammig, Villanelle de Kervegan, devenue Villanelle Marzan, rester seule pendant un an.

Mon cœur se serre.

– Dans la famille, on n'a pas l'habitude de *branzigueller*, enchaîne Charles, fier d'avoir placé un « bretonnisme ». Comme tous ceux qui ont nos yeux couleur de mer en colère, Jezequel s'en sortira.

– Pourquoi Jez est parti avec mon cheval sur la plage ?

J'ai bien insisté sur *mon* cheval, pas *son* cheval. On avait un pacte, nous les jumeaux : *chacun son cheval*. Et malheur à celui qui...

– La malédiction a frappé à notre porte, marmonne ma mère.

– Villanelle, je t'en prie...

– Ton père est parti, me dit-elle, je n’aurais jamais dû accepter. Combattre les grands incendies, qu’il répétait, courage et dévouement...

– C’est la devise des pompiers, ajoute Charles.

– Il va revenir, dis-je, arrête de te lamenter !

– Ce n’est pas le moment de vous disputer...

– Klervi a toujours défendu son père, proteste Mammig, et s’il est parti...

– Tu l’as fait fuir, je corrige sèchement.

Habituellement, elle aurait tourné les talons, claqué la porte. Et crié sans se faire entendre. Depuis que Tatig est parti, elle a carrément jeté l’éponge avec moi. Par contre, elle est aux petits soins pour son fils adoré, et sa poissonnerie qui doit se faire belle afin de célébrer les fêtes de fin d’année. Comment va-t-elle se débrouiller si Jez reste à l’hôpital, lui qui prend toujours sa défense, l’aide à m’obliger à dormir au manoir plutôt que chez Lucas à Pornichet ?

Ma mère reprend :

– Je crois ce que m’a confié une cliente, à la poissonnerie. Son père avait disparu, comme ça, mime-t-elle avec un claquement de doigts, et elle m’avait dit : « Lorsque le père n’est pas là, c’est la malédiction qui frappe à la porte pour le remplacer. »

La tristesse fait trembler ses lèvres. Je voudrais qu’elle m’étreigne, me console, mais elle reste plantée là, les bras croisés à regarder dans le vague.

– Tu as averti Tatig ?

– J’ai laissé un message sur son répondeur, hier soir, précise-t-elle. Toujours pas de réponse.

– Aux dernières nouvelles, plaide Charles, les mégafeux sont devenus incontrôlables en Amazonie, on parle de dix millions

d'hectares détruits, pire que les incendies en Australie. Paskal doit être sur le front, il n'a sûrement pas de réseau.

Ma mère se tasse, elle cherche une chaise du regard, gémit sous le poids des soucis.

– Pourquoi Jez est parti avec ton cheval sur la plage ? demande-t-elle. S'il était resté à la maison, il...

– Klervi, tu n'as vraiment pas la moindre idée ? s'enquiert Charles.

– Non, je ne comprends pas, il n'a jamais monté Torka sans me le demander, c'était un accord entre nous.

– Même en cas d'urgence ?

Je hausse les épaules, je ne sais pas, le cas ne s'est jamais présenté. Charles encourage sa cousine d'un tendre regard.

– Klervi, dit-elle en se raclant la gorge, les gendarmes cherchent à déterminer ce qui s'est passé sur la plage.

– C'est la faute de Jez, il n'avait pas à prendre Torka et...

– Ne commence pas ça ! crie ma mère, ce qui fait sursauter Charles.

– Ne nous fâchons pas, intervient-il. La colère est l'ennemie de la famille.

Dans le silence qui suit, j'essaie de remettre mes idées en place.

– Ce n'est pas Jez qui a provoqué la mort de Torka, poursuit Charles. C'est la marée verte. C'est la tempête Zelly qui a vomi ses tonnes de laitues sur les plages. Sans compter celles qui étaient stockées dans la baie depuis la fin de l'été. C'est la mairie qui a oublié de poser des barrières et des pancartes en interdisant l'accès.

– C'est ça le problème, acquiesce ma mère.

– Car, on est bien d'accord, enchaîne le cousin, reprenant son argumentaire : pas d'agriculture intensive, d'élevages

massifs de veaux, vaches, cochons, poulets, pas de déjections animales, pas de produits chimiques, donc de nitrates et d'azote qui engraisent les algues... pas de marée verte. Donc, pas d'accident. Et celui de Jezequel n'est pas le premier, loin de là.

Je ferme les yeux, je ne veux rien savoir de plus, pas maintenant. Je pense à Torka. J'entends ma mère dire qu'une tempête médiatique se prépare, les journalistes vont se jeter sur l'accident comme des goélands sur des vers de sable, ils sont déjà devant l'hôpital, « Ils vont nous pourrir la vie, et ça, je n'en veux pas, Charles, pas tant que Jezequel n'est pas sorti d'affaire, on est bien d'accord ? ».

L'infirmière aux yeux outremer entre dans la chambre, Mammig m'embrasse enfin sur le front, Charles lève le poing en l'air, à notre victoire à venir. Je me retrouve seule, des sanglots envahissent mon âme, je suis une serpillière, bonne à rien, juste à me ronger les sangs à cause du vomi de Zelly et des merdes des poulets élevés en batterie.

CHAPITRE 3

FÊTE VOTRE MÉTIER

– Klervi ?

J'ouvre lentement les paupières, je suis zen. Ses yeux brillent.

– Lucas, viens !

Je lui tends la main, il me fait sa marée de bisous, je souris. Je revis. Il a coupé ses cheveux, laissé une mèche sur le front, rebelle et cuivrée, celle que j'aime lui tresser. Ses yeux sont amers, le vert bouteille a viré au marron glacé, il ressemble terriblement à son oncle, Lucien, nez en trompette, une ride de génie qui lui barre le front. Il m'embrasse du bout des lèvres.

– Ça va ?

– Je fais le plein d'oxygène, dis-je en désignant les tuyaux qui sortent de mes narines.

– Ça te donne des hallucinations ? blague-t-il en me voyant sourire.

Lucas aime les sensations fortes, conduire vite, prendre des risques, bosser jusqu'à pas d'heure, à bientôt 19 ans. Je revois mon père affirmer, sur son ton faussement professoral : « Il n'en finit pas de repousser les limites de l'adolescence, même s'il est déjà entré de plain-pied dans la vie active. »

– Et toi, ça va ?

– J’ai pas dormi de la nuit... comme la précédente.

– Tu es au courant pour Jez et Torka ?

– Qui n’est pas au courant ? dit-il en sortant son téléphone de son blouson. Depuis hier, ça fait le buzz sur les réseaux...
Je grimace.

– Pardon, désolé, bafouille-t-il.

– Depuis hier ? On est quel jour ?

– Vendredi. Tu es arrivée ici mercredi soir, tu ne t’en souviens pas ?

– Tu n’es pas venu me voir avant ?

– Hier, tu n’as eu droit qu’à une seule visite, ta mère et...

– Charles, oui, je me rappelle.
Son téléphone n’arrête pas de vibrer.

– Lucas, tu ne m’as pas rapporté mon portable ?

– Non, dit-il. J’ai essayé de t’appeler, tout le monde a essayé.
Tu ne l’as pas avec toi ?

– Je l’ai laissé dans le salon, au manoir, avant de...

Je revois le début de la séquence, celle qui m’a fait plonger en enfer et me réveiller ici où tout est blanc.

– Ta mère t’a dit pour l’autopsie de Torka ?

– Quoi ?

Ce mot horrible – autopsie – me laisse bouche bée, j’ai l’impression qu’on m’enfonce une lame dans le ventre.

– C’est la procédure, précise Lucas en me serrant la main, l’enquête, les gen...

Il marque un temps d’arrêt. S’il y a un mot qu’il n’aime pas prononcer, lui, c’est bien celui-là : gendarmes. Lucas, il serait plutôt à ranger du côté des voleurs. Oh, ce n’est pas bien méchant, c’est ça quand on est toujours à repousser les limites, et à braconner. Et puis ce n’est pas sa faute : c’est

un truc de famille. Les Royer sont les propriétaires des Marées de l'Atlantique, la plus grosse entreprise de mareyage de la région. Ça, c'est la partie émergée de l'iceberg. Car les Royer tirent une grosse partie de leur fortune d'activités illicites. Comme dit son père, Paul, en joignant le geste à la parole : « Un bras d'honneur à l'autorité, ça fait jamais de mal ! » C'est ce que j'aime chez mon Lucas, son côté chien fou, un peu hors-la-loi, Arsène Lupin des marais de Guérande.

– Les gendarmes sont au boulot, ça change un peu, chambret-il. Faut dire que les médias en parlent de partout, on croirait que les marées vertes ont englouti la Bretagne, c'est vraiment...

Mes yeux grands ouverts l'arrêtent au milieu de sa phrase.

– Pardon, je m'excuse...

– Combien de fois il faudra que je te le répète, Lucas ? On ne dit pas « je m'excuse », mais...

– Tu veux bien m'excuser ?

Il sait y faire, le bougre, à baisser d'un ton pour se faire pardonner. Mais il est ailleurs, préoccupé, et pas seulement par moi, je le sens, il me cache un truc...

Je n'ai pas le temps de lui répondre, la porte s'ouvre : ma mère m'offre à voir ses longs cheveux bruns, Lucas lui marmonne un bonjour en planquant le téléphone sous le drap, je sens le matelas qui vibre, je pousse l'appareil sous ma cuisse.

– Il faut que je te parle, me dit-elle sans adresser un regard à Lucas. Ce ne sera pas long.

J'opine d'un battement de paupières, elle s'approche, de la lumière brille dans ses yeux couleur de mer en colère.

– Jez s'est réveillé ?

– Non, pas encore... Mais la bonne nouvelle, c'est qu'il n'a pas de lésion cardiaque.

– Et papa, des nouvelles ?

Elle hausse les épaules comme si c'était normal que Tatig n'ait pas encore répondu. Je chasse les idées noires qui m'envahissent, observe Lucas, ses doigts enroulés autour des miens.

– Les gendarmes, ajoute-t-elle, sont dans la salle d'attente, ils voudraient te poser quelques questions. Charles te conseille de les aider. Plus vite on y verra clair, plus vite...

Elle cherche la suite, évite les brefs coups d'œil de Lucas. Je suis peut-être parano, mais j'ai l'impression qu'ils se sont pris la tête, tous les deux.

– Lucas peut rester ?

Leurs regards se croisent le temps d'un éclair.

– Non, répond-elle avec autorité, il a déjà été entendu. Lucas ?

Elle a prononcé son prénom, l'air de dire : « Lucas, tu dégages. » Je me fais sans doute un film, mais je suis comme ça. On est comme ça, avec Jez, et aussi avec Lucas, on se fait des films en permanence, c'est notre façon de cultiver notre imagination.

Lucas ne bouge pas d'un pouce. Mammig n'insiste pas, elle sort et ferme la porte derrière elle.

– Lucas, tu veux rester ?

– Non, non. Je vais sortir, t'inquiète.

– Pourquoi les gendarmes t'ont interrogé, toi ?

– C'est la procédure, élude-t-il sèchement. Ils m'ont posé quelques questions, c'est tout.

– Mais pourquoi ?

– Parce que je suis avec toi, murmure-t-il en me posant la main sur le ventre. Juste ça, c'est rien, vraiment...

– Ce n’est pas le moment de mentir, allez...

On frappe à la porte. Lucas retire sa main, range son portable, il s’approche de mes lèvres, je parle la première, mon cœur bat de plus en plus fort.

– Reste, s’il te plaît.

– Ils ne vont pas vouloir, de toute façon, marmonne-t-il alors qu’on frappe une nouvelle fois. Je reviens demain, promis, ma belle étoile.

Il m’embrasse du bout des lèvres, se lève et se dirige vers la porte.

– Tu veux me faire plaisir ?

Il attend avant de se retourner, il me cache vraiment un truc.

– Évidemment, dis-je, quelle question !

Il revient à mon chevet.

– Ne parle pas de Clovis, d’accord ?

– Clovis ? Mais qu’est-ce qu’il a à voir là-dedans ?

– Je t’expliquerai.

Il tourne à nouveau les talons, ouvre la porte, se cache presque derrière, laissant entrer deux individus, un homme en uniforme qui le toise, une femme, en civil, pantalon noir, pull bordeaux à col roulé, qui l’ignore et s’avance vers moi.

– Bonjour Klervi, je suis la major Victoire Redord, de la gendarmerie de Rennes. Voilà le gendarme Gabriel Beaumont, de La Roche-Bernard.

Je lance un timide bonjour, la tignasse rousse de Clovis me revient à l’esprit. Clovis... celui-là, il faudrait l’inventer ! Clovis, un mec qui traficote avec Lucas dans les marais. Même âge, bientôt 20 ans. Un fou furieux capable de tirer sur les gendarmes avec son fusil de chasse.

– Nous sommes en charge de l’enquête, annonce la major, concernant l’accident sur la plage et...

Voilà que, tout à coup, je pleure à chaudes larmes. Le docteur dirait sûrement que je suis revenue en pleine conscience, un choc post-traumatique. Les lunettes à oxygène me gênent, je serre les poings, tords le drap, la major plisse les lèvres, elle est désolée, ça ne sera pas long, trois, quatre questions, pas plus. Je me reprends, opine de la tête. Je ne sais pas ce qu'ils attendent de moi, mais moi, je dois résoudre ce qui me turlupine : le rôle de Clovis dans cette histoire.

Ils sont de part et d'autre du lit, échangent un rapide regard.

– Est-ce que vous pourriez nous raconter ce qui s'est passé, du moment où vous avez quitté... – elle sort un petit carnet rangé dans la poche arrière de son pantalon, l'ouvre, lit – *le manoir de Davarn*, jusqu'à la découverte de votre frère et de votre cheval ?

J'inspire, me lance à l'assaut de ma mémoire, j'essaie d'être la plus précise possible, j'insiste sur l'odeur d'œuf pourri, je cours vers une tache noire, je zigzague sur la plage, j'arrive au pied d'un gros tas d'algues en décomposition, Torka ne bouge pas d'un sabot, Jez pas d'un pouce, ils sont enlisés, je dois sortir mon frère de la marée verte. L'explosion, *boum*, comme un pneu qui éclate. Le trou noir. Et la chambre blanche, ici.

Le gendarme n'a pas perdu une miette de ce que j'ai dit, je me rends compte qu'il ressemble un peu à l'acteur Jonathan Daviss, qui joue dans la série *Outer Banks*, une chasse au trésor diffusée sur Netflix, ses dents sont très blanches et...

– Vous n'avez croisé personne ? demande la major qui, elle, ne ressemble à aucune actrice que je connaisse.

– Non.

– Pas remarqué un détail en particulier ?

Pour la première fois depuis que je suis ici, j'ai faim, mon ventre gargouille.

– Un détail en particulier..., je reprends. Ah si, ça me revient : sur la plage, j'ai suivi les traces d'un quad.

– Un quad ? intervient Beaumont-Daviss. Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Ben, les traces sur la plage, quatre roues, assez larges. J'en ai assez fait, que ce soit à la Mine d'or ou près de chez moi, pour savoir que...

Je me mords les lèvres, je viens de comprendre le message de Lucas. C'étaient les traces de son quad, probablement conduit par Clovis. C'est pour ça qu'il ne veut pas que je parle de lui ! Que faisait Clovis sur la plage avec Jez ? Non, impossible. Tous les deux, ils ne sont pas potes, si c'était le cas, je le saurais : de Pénestin à Saint-Nazaire, en passant par Guérande, tous les jeunes se connaissent, ou presque. Tout se sait, surtout ce qu'on cache aux adultes.

Qu'a voulu me confier Lucas en me disant : « Ne parle pas de Clovis, d'accord ? » ?

– Vous en avez assez fait pour savoir que... ? répète la major en attendant la suite.

– Pour savoir que ce n'étaient pas des traces de 4x4 ou de moto.

– Vous confirmez donc avoir suivi ces traces, lesquelles vont ont menée jusqu'au tas d'algues ?

– Oui.

Je sens que la partie de poker menteur risque d'être longue. Pourvu que Lucas ne soit pas mêlé, de près ou de loin, à la catastrophe.

– Jezequel, votre frère, ajoute-t-elle, comme si j'avais pu oublier le prénom de mon frère, avait-il des problèmes ces derniers temps ?

– Pas que je sache, non. Pourquoi ?

– Ne vous inquiétez pas, Klervi, poursuit-elle. Nous devons tout envisager, ouvrir toutes les portes pour connaître la vérité. Pour l’instant, et pour être tout à fait franche avec vous, nous travaillons sur deux hypothèses.

– La première, enchaîne le gendarme en croisant les bras, c’est celle d’un cavalier qui n’a pas croisé de quad, un cavalier qui a épuisé...

– Essoufflé, corrige la major.

– ... essoufflé le cheval, reprend-il. L’étalon s’est enlisé dans les algues, le gaz mortel l’a tué sur le coup.

– Ça, c’est la moins plausible des deux hypothèses, le désavoue sa collègue sur un ton autoritaire. La seconde, c’est celle d’une course-poursuite entre un quad et votre cheval, ou plutôt votre frère sur le dos de votre cheval.

– Un rodéo qui aurait mal tourné, rebondit le gendarme. D’où la question qu’on vous a posée à l’instant : votre frère avait-il des rivaux, un contentieux en particulier ?

– Un rodéo ?

La major opine.

– Non, pas de rivaux, dis-je sincèrement, pas au point d’être poursuivi, en plein jour, par un quad...

Je ne suis pas Sherlock Holmes ni le docteur Watson, mais je devine que les gendarmes évoquent sans le savoir une rivalité entre mon frère et Clovis. Franchement, je sèche. Hormis qu’ils fréquentent le même lycée agricole, où, depuis la rentrée de septembre, ils ont bien dû se croiser, ils n’ont aucun point en commun.

– Avez-vous vu le quad rouler sur le sable ? ajoute la major.

– Non.

– Auriez-vous une idée de l’identité du pilote ?

J’hésite, fais non de la tête.

– Il apparaîtrait que le quad était piloté par un certain Clovis Petitjean, déclare la major. Vous le connaissez ?

J'ai l'impression de recevoir un coup à l'estomac. Je revois mon Lucas me dire : « Ne parle pas de Clovis, d'accord ? », et je comprends que tous les deux sont dans la vase jusqu'au cou.

Qu'est-ce qu'ils ont encore fait ? Je dois en avoir le cœur net.

– Comment vous savez que c'était Clovis ?

– C'est notre métier..., répond le gendarme.

– ... de faire éclater la vérité, complète la major pour reprendre la main. Vous connaissez Clovis, n'est-ce pas ?

– Un peu, oui, son père travaille aux Marées de l'Atlantique, chez les Royer...

– La famille de Lucas, votre petit copain. C'est bien ça ?

– Oui.

– Pouvez-vous confirmer que le quad appartient bien à Lucas Royer ?

– Je ne sais pas...

– Lucas possède bien un quad ?

– Oui, mais je ne sais pas si c'était...

– C'était le sien, assène le gendarme.

– Mais comment vous le savez ?

– Grâce à des images de vidéosurveillance, explique la major. La plaque d'immatriculation ne ment jamais, et Clovis Petitjean ne portait pas de casque. Votre frère et Clovis se voyaient-ils régulièrement ? Se sont-ils affrontés dernièrement ?

– Pourquoi cette...

– Répondez, s'il vous plaît, conseille-t-elle, c'est important.

– Ils sont au même lycée, à Guérande, ils font un bac pro « productions aquacoles », et à Pénestin, on se connaît tous depuis l'enfance...

– S'ils s'étaient bagarrés, s'ils étaient en froid, votre frère vous l'aurait-il confié ? demande le gendarme.

– Il ne m'a rien dit.

– Existerait-il un conflit lié aux manifestations écologistes menées par votre frère à Guérande ?

– Car il me semble qu'il y avait, ajoute la major, des slogans pour sauver les espèces menacées d'extinction, celles qui font l'objet d'un important braconnage dans la région. Ça pourrait être vu comme une menace par les Royer et les Petitjean, non ?

– Je ne vois pas le rapport...

– Je vous rafraîchis la mémoire ?

– Vraiment, je...

– Un petit effort, Klervi. Sur les banderoles, il était clairement question de protéger les civelles. Vous voyez de quoi je parle, non ?

Les battements de mon cœur frappent à mes oreilles. Le rapport, il est clair comme de l'eau de roche : s'il existe un lien entre mon frère et Clovis, c'est la civelle, une petite anguille de rien du tout qui se vend plus cher que la cocaïne. Le business illicite de mon Lucas, c'est la civelle. Lui, Clovis, leurs pères, leurs familles – les Royer et les Petitjean. Ici, dans la presque île de Guérande, pêcher l'alevin d'anguille est une vieille tradition que les Royer ont transformée en industrie souterraine, et les Petitjean les y aident. Les billets de 500 euros que Lucas sort au casino, ils ne tombent pas du ciel... Pourquoi cette petite anguille de rien du tout est vendue sous le manteau et vaut si cher ? Parce que c'est une espèce en voie d'extinction, donc protégée. Et mon frère, depuis quelque temps, est de plus en plus engagé dans la défense de l'environnement et la protection de la biodiversité. Il manifeste tous les vendredis.

– Je ne me sens pas très bien, dis-je en remontant le drap vers mon menton.

Les gendarmes échangent un nouveau regard, je tousse volontairement dans mon coude, la major sort une feuille de papier d'un cartable qui avait échappé à mon attention, elle me la tend.

– Une dernière chose avant de vous laisser vous reposer. Voici la photocopie d'une lettre anonyme qui a été déposée dans la boîte aux lettres de la gendarmerie de Pénestin. Lisez-la.

Je l'attrape du bout des doigts.

**C'EST UNE ACTION BIEN FÉE TRICE, POUR PROTÉGER
LES ESPÈCES PROTÉGÉES, LA PLANÈTE,
ON REVENDIQUE LA DESTRUCTION D'UN VIVIER
CLANDESTIN DE CIVELLES, LE VIVIER APPARTENAIT
AUX ROYER, ON L'A DÉTRUIT, ON A REMIS
LES CIVELLES DANS LES MARAIS. FÊTE VOTRE
MÉTIER, ON FERA LE NÔTRE, ON VENGERA JÉZ,
ON VENGERA TORKA.**

SIGNÉ LE F L O U

Victoire reprend la photocopie.

– Le FLOU, on ne sait pas encore ce que ça veut dire ni ce que c'est, mais on doit prendre au sérieux ce qui est écrit dans cette lettre. Parce que son auteur fait le lien entre l'accident sur la plage et un élément nouveau, peut-être déclencheur : la destruction d'un vivier clandestin de civelles...

– Un vivier ?

La major lève les yeux au ciel, elle ne croit pas une seconde à ma fausse naïveté.

– La pêche à la civelle n'est pas interdite, elle est réglementée, explique-t-elle. Il y a des quotas. Une fois pêchées en bord de mer ou dans les fleuves, les civelles sont conservées dans des viviers et...

– Vendues à prix d'or, enchaîne son collègue. Actuellement, le kilo se négocie autour de 400 euros dans sa partie « commerce légal », pour une revente deux à trois fois plus cher.

– À ce prix-là, forcément, les braconniers se frottent les mains. Au marché noir, le kilo s'achète autour de 100 euros et se revend 300...

– 200 euros de bénéfice par kilo, sans taxe, sans charge : direct dans la poche ! conclut le gendarme.

Qui ne sait pas tout ça dans la presqu'île ? Les Royer, en tant que propriétaires des Marées de l'Atlantique, achètent et vendent des civelles de façon tout à fait légale. Une partie seulement. Car ils vont bien au-delà des quantités autorisées pour protéger la petite anguille de sa disparition. Le reste, ils le planquent dans des viviers clandestins, puis le revendent. En Espagne, on se l'arrache. Sans parler du Japon, de la Chine, alors que le commerce en dehors de l'Union européenne est totalement interdit. Des millions d'euros qui tombent dans les poches des Royer. *Un bras d'honneur à l'autorité, ça fait jamais de mal !*

– Il semblerait donc que Jezequel ait participé à la destruction d'un vivier clandestin appartenant à la famille Royer, qui, comme vous l'avez dit vous-même, travaille avec Alexandre Petitjean, qui n'est autre que le père de Clovis, récapitule le gendarme.

– Ce qui expliquerait la poursuite en quad, la volonté de Clovis de punir votre frère...

La major me fixe, guettant une réaction de ma part.

– On n’y travaille que depuis ce matin, mais c’est une hypothèse qu’on voulait partager avec vous. Car, si c’est le cas, Lucas Royer pourrait avoir une part de responsabilité dans ce qui est arrivé à votre frère.

– Lucas ? Non, ce n’est pas possible et...

– Et cette affaire, me coupe la major en fronçant les sourcils, pourrait vous faire courir des risques importants. Notre devoir, c’est de vous protéger, vous comprenez ?

En silence, je fais signe que non. Mais, dans ma tête, les paroles de Lucas – *Ne parle pas de Clovis, d’accord ?* – me font craindre le pire des scénarios.